

LIVRE 1

Du très sage, très savant et parfaitement saint sire Nicolas Cabasilas Chamaétos, sur la vie en Christ.

Livre 1 : La vie en Christ est conçue par l'intermédiaire des saints mystères du baptême, de la chrismation et de la sainte communion.

QU'EST-CE QUE LA VIE EN CHRIST ?

1. La vie en Christ germe en cette existence et tire de là ses prémices; mais elle s'accomplit dans le futur, une fois que nous sommes parvenus à ce jour-là. Cette existence ne peut pas l'introduire dans l'âme des hommes de façon accomplie, non plus que l'existence future si elle n'en tire pas d'ici-bas les prémices. Car dans l'existence présente le charnel fait écran, ainsi que la nuée qu'il exhale et la corruption «qui ne peut hériter l'incorruption»; voilà pourquoi Paul estima avec force qu'il supporterait de mourir pour être avec le Christ : «Mourir et être avec le Christ, dit-il, est grandement préférable.» Et si ceux que prend la vie future sont dépourvus des facultés et des sens nécessaires à cette existence-là, elle ne pourra rien apporter de plus pour leur bonheur : ils habiteront morts et misérables ce monde bienheureux et immortel. La raison en est que la lumière se lève et le soleil répand son pur rayonnement, mais il n'est pas possible alors qu'un oeil soit façonné; le parfum de l'Esprit s'exhale à profusion et envahit tout, mais celui qui n'a pas d'odorat ne peut le percevoir.

2. Les *amis* peuvent en ce jour-là prendre part aux mystères avec le Fils de Dieu, et apprendre de lui «ce qu'il a entendu de son Père»; encore faut-il qu'ils y arrivent en étant ses amis et en «ayant des oreilles». Car là-bas il n'est plus possible de faire naître une amitié, d'ouvrir une oreille, d'apprêter une robe nuptiale, et de préparer tout ce qui est nécessaire pour cette noce : l'atelier de tout cela c'est notre existence; et ceux qui n'ont pas eu ces qualités avant de partir n'ont rien de commun avec cette vie-là. Témoins, les cinq vierges et l'invité de la noce : ils sont venus sans posséder l'huile ni le vêtement, et sans avoir pu se les procurer.

En un mot, l'homme intérieur, «l'homme nouveau, créé selon Dieu», ce monde-ci le met au monde dans la douleur, et une fois façonné et formé ici-bas, ainsi accompli, il est enfanté à ce monde accompli et impérissable.

3. Tant que l'embryon est dans l'existence obscure et aquatique, la nature le prépare pour la vie dans la lumière, et elle le façonne en prenant pour modèle l'existence qui va le recevoir; il en est de même pour les saints; c'est ce que dit l'apôtre Paul, écrivant aux Galates : «Mes petits enfants, que je mets au monde à nouveau dans la douleur, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous.»

Toutefois, alors que les embryons ne peuvent jamais parvenir à une perception de cette vie, les bienheureux ont, dès l'existence présente, de nombreux reflets des choses futures. La cause en est que pour les premiers cette existence n'est pas présente, elle est littéralement à venir, car il n'est parvenu dans ces régions utérines ni rayon lumineux ni rien de ce que fonde cette vie. Il n'en est pas de même pour nous; au contraire, cette existence a été comme répandue et mêlée à la présente, son soleil s'est levé pour nous aussi avec philanthropie, le chrême céleste s'est épanché dans les régions fétides et le pain des anges même aux hommes a été donnée.»

4. Pour cette raison donc, les saints peuvent dans l'existence présente non seulement se disposer et se préparer à la vie mais déjà vivre et agir en fonction d'elle. «Conquiers la le éternelle,» dit Paul en écrivant à Timothée. Et aussi : «Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi.» Elle divin Ignace : «Il y a une eau vive qui parle en moi;» et l'Écriture abonde en affirmations de ce genre.

5. Mais à côté de tout cela, quand cette vie elle-même promet aux saints qu'elle sera toujours avec eux. – «Voici dit-il, que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps» –, que faut-il chercher d'autre ? Après avoir fourni à la terre les semences de la vie et jeté le feu et le glaive, il ne s'est pas aussitôt retiré en laissant aux hommes le soin de faire pousser, de nourrir, d'allumer et de manier; au contraire, c'est lui qui est réellement présent, "opérant en nous le vouloir et l'agir», comme l'a dit le bienheureux Paul; le feu, c'est lui qui l'allume et lui qui l'applique; le glaive, c'est lui qui le tient; bref, «la hache ne se glorifiera pas sans celui qui la brandit»; et ceux auprès de qui ne se trouve pas le bon, ne sauraient avoir rien de bon.»

6. Pourtant le Seigneur n'a pas seulement promis aux saints d'être avec eux, mais encore de demeurer parmi eux, et, qui plus est, d'établir en eux sa demeure. Que dis-je ! Selon l'Écriture, il leur est uni avec une telle philathropie qu'il est avec eux un seul esprit. «Celui qui est lié au

Seigneur est un seul esprit avec lui,» affirme Paul, et encore : «Afin que vous soyez un seul corps et un seul esprit, comme vous avez été engendrés.»

7. De même en effet que la philanthropie de Dieu est indicible, et que sa charité pour notre race dépasse l'entendement humain et n'est assortie qu'à la bonté divine – car c'est elle, «la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence –, de même, par suite, son union avec ceux qu'il aime dépasse toute union qui se puisse concevoir, et ne souffre aucune comparaison.

8. Voilà pourquoi l'Écriture a dû recourir à beaucoup de comparaisons pour pouvoir exprimer cette communion, car une seule ne suffisait pas. Tantôt elle invoque l'hôte et la demeure, tantôt la vigne et le sarment; tantôt c'est le mariage, tantôt les membres et la tête : aucune de ces comparaisons n'est adéquate, car aucune d'elles ne permet d'atteindre exactement la vérité. En effet, la communion dépend nécessairement de l'amitié; or, qu'est-ce qui pourrait égaler la charité divine ?

9. Bien plus, les images qui semblent le plus aptes à montrer une communion et une unité sont celles du mariage et de l'ajustement des membres à la tête, or ces images tombent totalement à côté, et sont bien loin d'exprimer la réalité ! Le mariage, en effet, ne saurait unir au point que ceux qu'il unit soient et vivent l'un dans l'autre : or c'est cela qui se passe pour le Christ et l'Église, si bien que le divin apôtre, disant du mariage : «Ce mystère est grand», ajouta : «je veux parler du Christ et de l'Église», montrant ainsi que c'est ce dernier mariage, et non l'autre, qu'il juge admirable. Quant aux membres, ils sont unis à la tête, ils vivent par cette communion et s'ils en sont séparés, ils meurent. Mais les membres dont nous parlons sont à l'évidence unis au Christ plus qu'à leur propre tête; ils vivent par lui plus que par leur ajustement avec elle.

10. C'est évident si l'on songe aux bienheureux martyrs, qui de deux choses ont joyeusement supporté l'une, et n'ont pas même voulu entendre parler de l'autre : leurs membres ont avec joie abandonné leur tête, mais ils n'ont pu se séparer du Christ, fût-ce en paroles.

Et je ne dis pas encore le plus extraordinaire : en effet, quelle communion peut être plus étroite que celle de soi-même avec soi-même ? Eh bien ! même cette unité-là est inférieure à la communion au Christ .

11. Chacun des esprits bienheureux est bien un et le même par rapport à lui-même, mais il est uni au Sauveur plus qu'à lui-même, car il l'aime plus que lui-même. Paul en témoignera en souhaitant «être séparé du Christ pour le salut des juifs, afin que le Christ en retire un accroissement de gloire». Si la tendresse des hommes est si grande, celle de Dieu est impossible à concevoir. Car si les méchants ont montré une si grande noblesse, que dire de cette bonté ? Quand l'amour est à ce point extraordinaire il faut nécessairement que la communion vers laquelle il pousse ceux qui aiment laisse si bas l'entendement humain qu'il ne puisse pas même trouver une comparaison. Mais voyons encore de la façon suivante.

12. Nombreuses sont les choses qui nous sont indispensables pour vivre : l'air, la lumière, la nourriture, les vêtements, et jusqu'aux facultés et aux membres que nous tenons de la nature; il n'en est cependant aucune que nous utilisons ou dont nous ayons besoin à chaque instant et dans tous les cas. Au contraire, nous nous servons tantôt de l'une, tantôt de l'autre, chacune contribuant à son tour à un usage continu. Le vêtement, nous nous en couvrons certes, mais il ne saurait être une nourriture, et ceux qui ont besoin d'une table doivent chercher autre chose. La lumière ne nous donne pas de respirer, et l'air ne saurait pour nous remplacer les rayons du soleil. Nous ne recourons pas continuellement aux opérations de nos sens et de nos membres; quand on a besoin d'écouter, l'oeil et la main restent inactifs; pour ceux qui voudront toucher, la main suffira, mais elle ne suffirait plus pour ceux qui voudraient sentir, entendre ou voir : alors nous la quittons pour regarder vers une autre faculté.

13. Le Sauveur, au contraire, est présent à ceux qui vivent en lui, toujours et de toutes les façons, au point de répondre à tous leurs besoins, d'être tout pour eux et de ne pas les laisser regarder quoi que ce soit d'autre, ni rien chercher ailleurs. Car il n'est rien dont les saints puissent avoir besoin, que lui-même ne soit pour eux. Il les enfante et les fait croître, il les nourrit, il est leur lumière et leur souffle. Il façonne pour lui-même leur oeil, il les illumine pour lui-même en retour, et c'est lui-même qu'il leur donne de voir. Nourricier, il est aussi nourriture; il est celui qui donne «le pain de la vie», et il est lui-même ce qu'il donne. Il est vie pour ceux qui vivent, chrême (parfumé) pour ceux qui respirent, vêtement pour ceux qui veulent se couvrir. Et certes, par lui nous avons la faculté de marcher, c'est lui qui est la route, et c'est lui encore le gîte d'étape et le terme. Nous sommes les membres, il est la tête. S'il faut combattre, il combat avec nous; pour qui se distingue, il est l'arbitre des jeux; sommes-nous vainqueurs, sur-le-champ il est notre couronne.

14. Ainsi, de toutes parts il nous tourne vers lui, et ne nous laisse porter notre esprit vers aucun autre objet, ni nous éprendre d'aucun autre être. En effet, si notre désir s'émeut vers ceci, il le fixe et l'apaise; vers cela, il y est; vers tel autre objet, il occupe encore cette route et capture

ceux qui l'empruntent. «Si j'escalade le ciel, toi tu es là»; dit l'Écriture; si je descends aux enfers, le voici; si je prends mes ailes dès l'aurore et que j'aie à habiter aux confins de la mer, là encore ta main me conduira et ta droite me saisira : par une contrainte admirable et une tyrannie pleine d'amour, vers lui seul il attire, à lui seul il unit. Telle est, je pense, la contrainte dont il usa pour pousser ceux qu'il appelait vers sa demeure et son banquet, quand il disait à son serviteur : «Contrains-les d'entrer, afin que ma demeure soit remplie.»

15. Bref, ce qui précède montre à l'évidence que la vie dans le Christ, non seulement dans le futur mais déjà dans le présent, accompagne les saints qui vivent et agissent en fonction d'elle. Maintenant, comment il est possible de vivre ainsi et, comme le dit Paul, «de marcher dans une nouveauté de vie» – autrement dit : que font ceux auxquels le Christ s'unit de la sorte, se greffe, ou je ne sais trop comment devoir l'appeler encore –, voilà ce dont il me faut parler à présent.

16. Il y a donc d'un côté ce qui vient de Dieu, de l'autre ce qui vient de notre ferveur personnelle; le premier est l'oeuvre propre de Dieu, l'autre réclame aussi notre générosité; ou plutôt, ce que nous avons à apporter pour notre part, ce n'est rien d'autre que d'accueillir la grâce, de ne pas livrer le trésor, de ne pas éteindre la lampe déjà allumée, autrement dit de n'introduire en nous rien qui soit contraire à la vie, ni rien qui engendre la mort. Voici en quoi consistent pour l'homme tout bien et toute vertu : ne pas diriger le glaive contre soi-même, ne pas fuir le bonheur, ne pas faire tomber de sa tête les couronnes.

17. De son côté, le Christ présent sème lui-même de manière ineffable la vie en nos âmes comme notre fonds, car il est présent en vérité et assiste les prémices de la vie, que lui-même nous a fournies en séjournant parmi nous; cependant, il est présent non pas comme la première fois, en partageant notre genre de vie, nos entretiens et nos occupations, mais d'une autre façon, meilleure et plus parfaite, qui fait que nous devenons avec lui un seul corps, une seule vie, ses membres, son corps et tout ce qui s'ensuit. De même en effet qu'est indicible; la philanthropie qui le poussa à tant aimer ses pires ennemis et à les juger dignes de si grandes grâces, de même que la communion par laquelle il s'attache à ceux qu'il aime défie toute image et toute appellation, de même aussi la façon dont il est présent et comble de biens, est merveilleuse et ne convient qu'à celui qui «fait des merveilles.»

18. Ceux qui par des symboles reproduisent, comme en peinture, la mort qu'il a véritablement subie pour notre vie, par la réalité même il les renouvelle, les remodèle et leur fait partager sa propre vie.

Quand, par les saints mystères, nous peignons la sépulture du Christ et annonçons sa mort, à travers eux nous sommes enfantés et modelés, et unis au Sauveur de façon extraordinaire. C'est par eux que, comme dit Paul, «en lui nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes.»

19. Le baptême donne d'être et tout simplement de subsister selon le Christ; car il reçoit des morts et des putréfiés et les conduit d'abord à la vie. L'onction du chrême parachève celui qui vient de naître en lui infusant l'activité correspondant à une telle vie. La divine eucharistie garde et maintient cette vie et cette santé : car c'est le pain de la vie qui donne de conserver ce que l'on a acquis et de rester vivant. C'est pourquoi nous vivons par ce pain et nous nous mouvons par ce chrême, après avoir du bain reçu l'être.

20. De cette façon vivons-nous en Dieu : nous avons transposé notre vie de ce monde visible vers le monde invisible, non en changeant de lieu, mais en changeant d'existence et de vie. Car ce n'est pas nous qui nous sommes mis en route vers Dieu et qui sommes montés, mais c'est lui qui est venu chez nous et qui est descendu. Nous n'avons pas cherché, nous avons été cherchés; ce n'est pas la brebis qui est partie à la recherche du berger, ni la drachme à la recherche du maître de maison, mais c'est lui qui s'est abaissé vers le terre et qui a retrouvé son effigie; il s'est rendu sur les lieux où la brebis s'était égarée, il l'a soulevée et l'a relevée de son égarement; il ne nous a pas fait sortir d'ici, mais tandis que nous restons sur la terre, il nous a rendus célestes; il nous a donné la vie qui est dans le ciel, non en nous élevant vers le ciel, mais en inclinant le ciel vers nous et en descendant : «Il inclina les cieux, et il descendit», dit le prophète.

21. Ainsi, par ces saint mystères, comme par des fenêtres, en ce monde obscur entre le soleil de justice; il met à mort la vie qui correspond à ce monde et ressuscite celle qui est au-dessus de ce monde; la lumière du monde vainc le monde, ce qu'il laisse entendre quand il dit : «Moi j'ai vaincu le monde», en faisant paraître en un corps mortel et périssable la vie impérissable et immortelle.

22. Quand les rayons du soleil pénètrent dans une maison, la lampe n'attire plus vers elle les regards de ceux qui voient, mais l'éclat des rayons du soleil la domine victorieusement; de

même, dans cette existence, l'éclat de la vie future qui pénètre par les mystères et habite en nos âmes, vainc la vie dans la chair et éclipse la beauté et l'éclat de ce monde.

23. Voilà la vie dans l'Esprit par laquelle est rabaissé tout désir de la chair, selon la parole de Paul : «Marchez dans l'Esprit, et vous n'accomplirez pas les désirs de la chair.»

Telle est la route que le Seigneur a tracée en venant vers nous, et la porte qu'il a ouverte en entrant dans le monde; et quand il remonta vers son Père, il ne consentit pas à la fermer, mais par elle il revient de chez son Père vers les hommes. Ou plutôt, il est toujours là, il est avec nous, et il le sera toujours, fidèle aux promesses que l'on sait.

24. Ce n'est donc «rien de moins que la maison de Dieu et la porte du ciel», aurait dit le patriarche, porte par laquelle descendent sur la terre non seulement des anges – car ils sont là pour chacun des rites –, mais le Maître des anges en personne. C'est pourquoi, lorsque le Sauveur consentit à recevoir lui-même le baptême de Jean, préfigurant ainsi, comme en peinture, le baptême qu'il apportait, il ouvrit le ciel pour montrer que c'est par ce baptême que nous verrons la région céleste.

25. Et quand il déclare que celui qui n'a pas été baptisé de ce bain ne peut entrer dans la vie, il laisse entendre que celui-ci est un accès et une porte : «Ouvrez-moi les portes de justice», dit David, exprimant par là, je pense, son désir que ces portes soient ouvertes; c'est là en effet ce que «beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voire», l'arrivée sur la terre de l'artisan de ces portes. C'est pourquoi, s'il lui était donné, dit-il, d'atteindre l'accès et de passer par ces portes, il rendrait grâce au Dieu qui a ouvert la muraille : «J'entrerai par elles, dit-il, et je rendrai grâce au Seigneur», car c'est surtout à partir de ces portes qu'il pourrait parvenir à la plus parfaite connaissance de la bonté de Dieu envers notre race et de sa philanthropie.

26. Peut-il exister plus grande marque de bonté et de philanthropie que celle par laquelle, en baignant dans l'eau, il affranchit l'âme de la souillure, en oignant de chrême, il fait régner de la royauté qui est dans les cieux et reçoit à sa table, en offrant son corps et son sang ? Des hommes deviennent dieux et fils de Dieu, notre nature reçoit l'honneur dû à Dieu, et la poussière est élevée à une si haute gloire qu'elle obtient même honneur et même divinité que la nature divine elle-même : est-il chose semblable à cela ? Une nouveauté si extrême ne surpasse-t-elle pas tout ?

27. La voilà, je pense, la «vertu de Dieu», qui a éclipsé les cieux et occulté toutes les créatures et toutes les oeuvres de Dieu, en les surpassant par sa grandeur et sa beauté. Car parmi toutes les oeuvres divines, qui sont si nombreuses, si belles et si grandes, il n'en est aucune qui ne soit inférieure à la sagesse et à l'art du Créateur; et il pourrait produire des choses encore plus belles et plus grandes que celles qu'il a réellement faites, bien au-delà de tout ce que l'on peut exprimer. Cependant, s'il est possible qu'une oeuvre de Dieu soit à ce point belle, à ce point bonne, qu'elle rivalise avec la sagesse, la puissance et l'art de Dieu, et qu'elle égale, pour ainsi dire, l'incommensurable et laisse entrevoir, comme une empreinte, toute la grandeur de la divine bonté, voilà, je pense, ce que j'appellerais surpasser.

En effet, s'il est vrai que l'oeuvre incessante de Dieu est de communiquer le bien, qu'il fait tout en vue de cela, et si telle est la fin de ce qui est déjà et de ce qui pourrait être à l'avenir – «le bien, dit-on, se répand et se propage» –, alors, ce que Dieu a fait en communiquant le plus grand de tous les biens, tel qu'il ne saurait en donner de plus grand, serait le plus grand et le plus bel ouvrage de sa bonté et la limite extrême de son excellence.

28. Or voilà justement l'oeuvre de l'économie qui a été disposée en faveur des hommes. Car là, Dieu ne s'est pas contenté de communiquer un quelconque bien à la nature humaine, en conservant pour lui la plus grande part; mais c'est «toute la plénitude même de la divinité», toute la richesse même de sa nature qu'il lui a infusée. C'est pourquoi Paul a dit que la justice de Dieu se révèle particulièrement dans l'Évangile. Car s'il existe une vertu et une justice de Dieu, ce doit être de communiquer à tous, sans jalousie, ses propres biens, et de faire partager sa béatitude.

29. Pour cette raison, les saints mystères méritent d'être appelés portes de justice, puisque la philanthropie et la bonté suprême de Dieu pour notre race, qui sont précisément la vertu et la justice divines, ont créé pour nous ces accès vers le ciel.

30. Et certes, d'une autre façon encore, par un jugement et une justice, le Seigneur a érigé ce trophée et nous a donné cette porte et cette route. En effet, il n'a pas capturé ceux qui étaient prisonniers, mais il a «payé la rançon»; il a «enchaîné le forte», non parce qu'il était plus puissant que lui, mais parce que celui-là avait été condamné par une juste sentence; il a «régné sur la maison de Jacob» après avoir détruit la tyrannie dans les âmes des hommes, non parce qu'il avait le pouvoir de la détruire, mais parce qu'il était juste qu'elle le fût. Cela, David l'annonçait dans le passage où il dit : «La justice et le droit sont l'appui de son trône.»

31. Non seulement la justice a ouvert ces portes, mais par elles la justice est venue vers notre race. Car dans les temps anciens, quand Dieu n'était pas encore venu habiter chez les hommes, on ne pouvait pas trouver de justice sur la terre. Dieu lui-même s'est un jour «penché des cieux» et a cherché, lui à qui rien ne pouvait échapper, s'il s'en trouvait un peu, mais il n'en a pas trouvé : «Tous, dit-il, ils se sont dévoyés, ensemble ils se sont corrompus; il n'en est pas un qui fasse le bien, pas même un seul.»

32. Mais quand «la vérité s'est levée de la terre» sur ceux qui «étaient assis dans les ténèbres et l'ombre du mensonge», alors «des cieux s'est penchée la justice», se montrant pour la première fois aux hommes de façon véritable et accomplie. Et nous avons été justifiés, tout d'abord en étant affranchis des fers et de la honte, quand celui qui n'a nullement commis l'injustice a répondu pour nous par sa mort sur la croix, en laquelle il a purgé la peine des crimes que nous avons osé commettre; et ensuite par cette mort nous avons été mis au rang d'amis de Dieu et de justes. Car le Sauveur, en mourant, nous a non seulement affranchis et réconciliés avec le Père, mais «il nous a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu», d'une part en unissant notre nature à lui-même par la chair qu'il avait assumée, et d'autre part en unissant chacun de nous à sa propre chair par la vertu des mystères. De cette façon, c'est sa propre justice et sa propre vie qu'il fait se lever dans nos âmes.

33. Ainsi devenait-il possible aux hommes, par les saints mystères, de connaître et de mettre en pratique la vraie justice. Si, en effet, il y eut de nombreux justes et amis de Dieu dans l'Écriture avant que n'arrivât celui qui justifie et qui réconcilie, il faut considérer ceci d'abord en fonction de leur époque, et ensuite en fonction du temps à venir : ils ont été rendus aptes et préparés à courir au-devant de la justice quand elle se lèverait, à être affranchis quand la rançon serait acquittée, à voir quand la lumière paraîtrait, à se détourner des figures quand la vérité leur serait montrée. Alors que les justes étaient pratiquement dans les mêmes fers que les méchants et subissaient la même tyrannie, ils se distinguaient d'eux en ce qu'ils souffraient de cette servitude et de cet esclavage, ils priaient pour que la prison fût abattue et ces fers brisés, ils désiraient voir la tête du tyran foulée aux pieds par ses captifs, alors que les méchants ne trouvaient rien de funeste à leur sort présent et tiraient du plaisir de leur esclavage. Ce qui fut aussi le cas, aux jours bienheureux, de ceux qui ne reçurent pas le soleil qui se levait sur eux, et qui s'efforcèrent de l'éteindre par toutes sortes de machinations, par lesquelles ils espéraient pouvoir voiler son rayonnement. C'est ainsi que, le roi paru, les uns furent délivrés de la tyrannie de l'Hadès, tandis que les autres demeurèrent dans les fers.

34. Les malades qui cherchent la guérison par tous les moyens et qui se réjouissent à la vue du médecin valent mieux et sont plus supportables que ceux qui ne savent même pas qu'ils sont malades et qui fuient les remèdes : les premiers, à mon sens, le médecin les estimera déjà guéris, avant même de les avoir soignés, à moins qu'il ne soit lui-même conscient que son art est impuissant devant leur maladie. De la même façon, dans ces temps anciens : Dieu a appelé certains hommes justes et amis, car ils apportaient tout ce qui était en leur pouvoir, et ils pratiquaient toute la justice dont ils étaient capables :

aussi Dieu les rendit-il dignes d'être délivrés dès que paraîtrait celui qui avait le pouvoir de les délivrer, mais il ne les délivra nullement. Sans doute, si ce qu'ils faisaient avait constitué la justice véritable, ayant une fois déposé ce corps, ils auraient été «dans la paix» et «dans la main de Dieu», comme dit Salomon; tandis qu'au sortir de ce monde, c'est l'Hadès qui les accueillait.

35. C'est que, pour nous apporter la justice véritable et l'intimité avec Dieu, notre Maître n'est pas allé les chercher hors de soi : il les a introduites lui-même dans le monde; et la route qui conduit au ciel, il ne l'a pas trouvée toute tracée, mais c'est lui qui l'a ouverte. Si elle avait déjà existé, c'est qu'un autre l'eût ouverte avant lui, de ceux qui sont venus avant lui; alors que «nul n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de Dieu qui est au ciel.»

36. Si avant la croix on ne pouvait trouver ni rémission des péchés ni remise de peine, que penser de la justice ? Il n'est pas logique, à mon sens, de se joindre au chœur des amis avant d'être réconcilié, ni d'être couronné alors qu'on est encore ceint de chaînes. En un mot, si le premier agneau avait tout accompli, pourquoi eût-il fallu d'autres agneaux par la suite ? Si les types et les figures avaient apporté le bonheur cherché, vaines seraient la vérité et la réalité. Que par la mort du Christ l'inimitié ait été détruite et le mur de séparation supprimée, que la paix et la justice ne soient levées aux jours du Sauveur, tout cela pourrait-il avoir un sens si avant ce sacrifice on pouvait être ami de Dieu et juste ?

37. En voici encore un témoignage : jadis, c'était la loi qui nous unissait à Dieu; maintenant, c'est la foi, la grâce, et tout ce qui s'y rattache. Il est donc bien clair qu'autrefois c'était une servitude, alors qu'aujourd'hui c'est une filiation et une amitié qui constituent la

communion des hommes avec Dieu; car la loi est pour les esclaves, mais le lot des amis et des fils, c'est la grâce, la foi et la confiance.

38. Voici ce qui ressort clairement de tout cela : de même que le Sauveur est le «premier né d'entre les morts» et que nul parmi les morts ne pouvait revivre à la vie immortelle tant que lui-même n'était pas ressuscité, de même lui seul a servi de guide aux hommes pour la sainteté et la justice; ce que montra Paul en écrivant que «le Christ est entré en précurseur pour nous dans le sanctuaire.»

39. Car il est entré dans le sanctuaire après s'être offert en sacrifice à son Père, et il y introduit ceux qui partagent volontairement sa sépulture, non pas en mourant comme lui, mais en montrant sa mort par le baptême, en l'annonçant par la sainte Table et en recevant de façon ineffable, comme une chrismation et un festin, celui-là même qui est mort et ressuscité. C'est ainsi qu'après les avoir fait entrer par ces portes, il les guide vers le royaume et les couronnes.

40. Ces portes-là sont bien plus vénérables et utiles que les portes du paradis. Car les portes du paradis ne sauraient s'ouvrir devant quelqu'un, s'il n'était d'abord entré par les portes des mystères, tandis que les portes des mystères s'ouvrirent quand les premières restaient fermées. Les portes du paradis laissèrent sortir ceux qui étaient à l'intérieur; les portes des mystères font entrer seulement et ne laissent sortir personne. Les portes du paradis pouvaient être fermées et le furent effectivement; dans les portes des mystères, la tenture et le mur de séparation ont été complètement abolis et détruits.

41. Impossible, désormais, d'élever une clôture, d'ajuster des portes et de séparer les deux mondes l'un de l'autre par un mur. Car les cieus ne se sont pas simplement ouverts, ils se sont «déchirés», dit l'admirable Marc, montrant par là qu'il ne subsiste plus rien, ni porte ni montants ni tenture. Car celui qui a réconcilié, réuni et pacifié le monde d'en-haut avec les créatures d'en-bas, qui a «aboli le mur de séparation», «ne peut se renier lui-même», a dit le bienheureux Paul. Les portes du paradis, qui avaient été ouvertes pour Adam, il était naturel qu'elles fussent fermées à partir du moment où il ne demeurait pas là où il devait demeurer. Mais les portes des mystères, c'est le Christ lui-même qui les a ouvertes, lui qui «n'a pas commis de péché», et qui ne peut pas en commettre : car «sa justice demeure à jamais», dit l'Écriture; il est donc absolument nécessaire qu'elles demeurent ouvertes et donnent accès à la vie, mais ne laissent personne sortir de la vie. Car «je suis venu, dit le Sauveur, afin qu'ils aient la vie.»

42. Voici en quoi consiste la vie que le Seigneur a apportée en venant : c'est qu'en passant par ces mystères nous ayons part à sa mort et partagions sa Passion, sans quoi il est impossible d'échapper à la mort. Car celui qui n'a pas été baptisé dans l'eau et dans l'Esprit ne peut entrer dans la vie; et «ceux qui ne mangent pas la chair du Fils de l'homme et ne boivent pas son sang ne peuvent avoir la vie en eux.» Mais regardons la chose de plus haut.

43. Il n'était pas possible de vivre pour Dieu sans être mort aux péchés; mais le pouvoir de mettre à mort le péché n'appartenait qu'à Dieu. En effet, pour nous les hommes c'était une obligation – ayant été vaincus volontairement, nous étions tenus de réparer notre défaite –, mais cela nous était absolument impossible, une fois devenus esclaves du péché : comment aurions-nous pu l'emporter sur ce dont nous étions esclaves ? Aurions-nous même été plus grands que nous ne sommes, «l'esclave n'est pas plus grand que son maître.» Puis donc que celui qui était tenu d'acquitter cette dette et de remporter cette victoire était réduit en esclavage par ceux-là même qu'il devait vaincre au combat; et puisque Dieu, qui en était capable, n'avait aucune dette, et que dans ces conditions aucun des deux ne se chargeait du combat, et que le péché vivait, et qu'il n'y avait plus moyen que la véritable vie se levât sur nous – car autre était celui qui devait gagner ce trophée, autre celui qui le pouvait –, pour cette raison, il fallut que l'un et l'autre se réunissent, que fussent un seul et même être les deux natures de celui qui devait faire la guerre et de celui qui pouvait vaincre.

44. C'est ce qui se produit : un Dieu s'approprie le combat livré pour les hommes, parce qu'il est homme; un homme triomphe du péché, étant pur de tout péché parce qu'il est Dieu. De cette façon, notre nature est affranchie de la honte et ceint la couronne de la victoire car le péché a été abattu.

45. Mais chaque homme n'avait pas encore pour autant vaincu ni combattu, autrement dit, n'avait pas encore été délivré de ses fers : cela aussi, c'est le Sauveur qui l'a réalisé, en ajoutant les moyens par lesquels il a donné à chaque homme le pouvoir de mettre à mort le péché et de partager ses exploits.

46. Après un tel trophée, il aurait dû être couronné et porté en triomphe; or, au contraire, il a connu les plaies, la croix, la mort et tout à l'avenant. Comme dit Paul «au lieu de la joie qui lui était proposée, il endura une croix dont il méprisait l'infamie.» Alors, que va-t-il se passer ?

47. Lui n'a commis aucune injustice dont il eût à subir ce châtement, et n'a pas commis de péché ni rien qui pût le faire accuser en justice par le dénonciateur le plus imprudent. Or, les plaies, la douleur et la mort, à l'origine c'est contre le péché qu'elles ont été inventées : en effet, pourquoi le Maître tolérait-il cela, lui qui est ami des hommes ? On ne peut imaginer que celui qui est bonté se réjouisse de la corruption et de la mort; si donc, aussitôt le péché commis, Dieu a permis la mort et la douleur, ce n'est pas tant pour tenter un procès à un pécheur que pour procurer un remède à un malade.

48. Si donc les actes du Christ ne méritaient pas ce châtement, et si le Sauveur n'avait nulle trace d'infirmité qu'il dût enlever en prenant ce remède, c'est en nous que passe la vertu du calice a qu'il a bu, et elle tue le péché qui est en nous; les plaies de celui qui ne devait rien donner quittance à de grands débiteurs.

49. Mais comme la peine subie était quelque chose de grand et d'extraordinaire, trop grand pour contrebalancer seulement les maux des hommes, elle ne se contenta pas de détruire le chef d'accusation, mais elle donna en outre une telle surabondance de biens, que montèrent jusqu'au ciel, pour y partager la royauté de Dieu, les êtres issus de la terre, les pires ennemis, les captifs, les hommes réduits en esclavage, les déshonorés. Car cette mort fut précieuse, d'un prix que les hommes ne peuvent absolument pas calculer, bien qu'elle fût vendue à vil prix aux meurtriers; avec la permission du Sauveur : il voulait ainsi que cette mort regorgeât pour lui de pauvreté et d'abjection.

50. Afin que le seul fait d'être vendu en subissant ainsi le sort des esclaves lui apportât comme gain d'être outragé – car il estimait comme un gain l'abjection soufferte pour nous – et afin que le fait d'être vendu à vil prix lui permit de signifier qu'il était venu mourir pour le monde gratuitement, comme un don, il est mort de son plein gré, lui qui n'avait jamais lésé quiconque, ni dans sa vie privée ni dans sa vie publique, et il fut pour ses meurtriers une source de grâces qui dépassait infiniment leurs désirs et leurs espérances.

51. Mais que dis-je ? Un Dieu est mort; c'est le sang d'un Dieu qui a été répandu sur la croix. Que pourrait-il y avoir de plus précieux que cette mort ? Quoi de plus redoutable ? Le péché de la nature humaine était-il donc si grand qu'il fallût l'acquitter à un tel prix ? La blessure était-elle si grave qu'il fallût la traiter par la vertu de ce remède-là ?

52. Certes, il fallait que le péché fût effacé par un châtement, et nous ne pouvions être affranchis des accusations que nous valaient nos offenses envers Dieu qu'en en subissant la juste peine; car lorsqu'on a châtié on ne cite plus en justice pour les mêmes faits ceux à qui on a infligé une peine. Mais parmi les hommes, il n'y en avait aucun qui, exempt lui-même de toute accusation, pût expier pour les autres, étant donné que nul n'y eût suffi pour lui-même, et que notre race tout entière dût-elle mourir dix-mille fois, n'aurait su purger la peine encourue. Et de fait, quel châtement mériterait un esclave infâme qui aurait brisé l'image du roi et défié une si haute majesté ?

53. Voilà pourquoi le Maître sans péché meurt après avoir souffert de nombreux outrages; il supporte les coups en répondant pour les hommes en tant qu'homme; il affranchit notre race des accusations et donne aux captifs la libération dont lui-même n'avait pas besoin en tant que Dieu et Maître.

Voilà à quel prix la vraie vie passe en nous, à travers la mort du Sauveur.

54. Quant au moyen de l'attirer dans nos âmes, le voici : c'est d'être initié aux mystères – être baptisé, chrismé, goûter à la sainte Table. Si nous faisons cela, le Christ vient habiter et demeurer en nous, il s'unit à nous, il nous est greffé, il étouffe en nous le péché et nous infuse sa propre vie et ses exploits, il nous fait partager sa victoire. Ô comble de bonté ! il ceint de la couronne des hommes plongés dans l'eau et proclame vainqueurs des convives.

55. Pourquoi, en vue de quelle raison d'être, victoire et couronne, qui sont le fruit de peines et de fatigues, viennent-elles d'un bain, d'un chrême et d'une table ?

C'est que même si nous ne combattons ni ne souffrons quand nous faisons cela, du moins chantons-nous ce combat, admirons-nous la victoire, adorons-nous le trophée et manifestons-nous une tendresse ardente et indicible envers le héros. Ces blessures, cette plaie et cette mort, nous les faisons nôtres et nous les attirons à nous de toutes nos forces, et nous goûtons la propre chair de celui qui fut mis à mort et qui ressuscita. Ainsi jouissons-nous à juste titre des biens issus de sa mort et de son combat.

56. Si quelqu'un, passant devant un tyran captif et dont on demande justice, se met à le réclamer, à le juger digne de couronnes et à vanter sa tyrannie; s'il estime ne pas survivre à sa chute, qu'il vocifère contre les lois et s'empporte contre la justice, et tout cela sans honte, sans dissimuler sa méchanceté, mais au contraire avec audace, en prenant des témoins, avec

ostentation; un tel homme, quelle sentence porterons-nous contre lui ? Ne l'estimerons-nous pas digne de subir le même sort que le tyran ? C'est trop évident.

57. A l'inverse, si quelqu'un admire un héros, se réjouit de sa victoire, lui tresse des couronnes, déclenche les applaudissements, ébranle le théâtre, s'il se jette avec allégresse aux pieds du triomphateur, baise sa tête, embrasse sa main droite, et manifeste envers ce guerrier et la victoire qu'il a remportée des transports aussi violents que s'il devait lui-même ceindre la couronne; celui-là n'aura-t-il pas sa part des récompenses avec le vainqueur, du moins auprès de juges équitables, de la même façon que l'autre, je pense, partagera la peine du tyran ? Car si nous réservons aux méchants ce qu'ils méritent, et s'il faut leur demander compte de leurs intentions et de leur volonté mauvaise, serait-il juste de priver les bons de leur récompense ?

58. Si l'on ajoute que celui qui a remporté cette victoire n'a pas lui-même besoin du prix de sa victoire, mais qu'il souhaite par-dessus tout voir son partisan briller sur le théâtre, qu'il estime que sa récompense pour le combat, c'est que son compagnon reçoive la couronne, n'est-il pas juste et naturel que celui-ci ceigne, sans fatigues et sans peines, cette couronne gagnée au combat ?

59. Voilà ce que réalisent pour nous aussi ce bain, ce banquet et la chaste caresse du chrême. Car en étant initiés, nous blâmons le tyran, nous le conspuons, nous le rejetons; et nous louons le héros, nous l'admirons, nous l'adorons, nous l'aimons de toute notre âme, au point que dans l'excès de notre tendresse nous le mangeons comme du pain, nous en sommes chrismés comme d'un chrême et nous sommes immergés en lui comme dans l'eau.

60. Il est clair que ce combat, c'est pour nous qu'il l'a livré, et que s'il a supporté la mort, c'est pour que nous soyons vainqueurs. Il n'y a donc rien d'anormal ni de discordant à ce qu'à partir de ces mystères nous parvenions aux couronnes. De notre côté, nous montrons tout l'empressement dont nous sommes capables : comme on nous dit que cette eau a les mêmes vertus que la mort du Christ et sa sépulture, nous le croyons volontiers, nous nous y rendons avec joie et nous nous y plongeons. De son côté – lui qui ne fait pas de dons petits ni ne gratifie de petites choses –, il accueille ceux qui se vouent à lui avec les fruits de sa mort et de sa sépulture : ce n'est pas une couronne qu'il leur donne, ni une gloire qu'il leur partage, mais c'est le vainqueur couronné en personne, qui n'est autre que lui-même.

61. En émergeant de l'eau, c'est le Sauveur lui-même que nous portons en nos âmes, sur notre front, dans nos yeux, jusque dans nos entrailles et dans tous nos membres, le Sauveur pur de tout péché, affranchi de toute corruption, tel qu'il est ressuscité, qu'il est apparu aux disciples : qu'il est monté aux cieux, tel qu'il reviendra pour nous réclamer ce trésor.

62. Une fois que nous sommes ainsi nés et que nous avons reçu comme une figure et comme une forme l'empreinte du Christ, afin que jamais nous n'introduisions en nous une figure étrangère, il occupe lui-même les accès de la vie. Les issues par lesquelles nous introduisons l'air et la nourriture, pour entretenir la vie de notre corps, sont celles par où il pénètre dans nos âmes; et il s'approprie ces deux portes : par l'une il vient comme chrême et parfum, par l'autre comme nourriture. En effet nous le respirons et il devient notre nourriture. S'étant ainsi totalement mélangé et fondu avec nous, il fait de nous son propre corps et devient pour nous ce que la tête est aux membres. Si nous partageons tous ses biens, c'est parce qu'il est notre tête : car ce qui appartient à la tête passe nécessairement au corps. Pourquoi partageons-nous sa gloire sans avoir partagé sa Passion ?

63. A ce propos, on pourrait s'étonner de ce que nous n'ayons pas eu part à ses plaies ni à sa mort, mais que lui seul ait combattu et qu'il ne nous ait fait partager son sort que lorsqu'il s'est agi de recevoir la couronne.

64. C'est là, certes, un effet de son indicible philanthropie, mais cet effet n'est dépourvu ni de raison ni de logique. En effet, c'est après la croix que nous avons été unis au Christ; avant sa mort, il n'y avait rien de commun entre lui et nous. Car lui était le Fils, le bien-aimé, nous, nous étions des êtres impurs, des esclaves, aux desseins hostiles. Mais quand il fut mort, que la rançon eut été payée et abattue la prison du diable, alors nous avons reçu la liberté et l'adoption filiale et nous avons été constitués membres de cette bienheureuse tête. Par suite, ce qui appartient à la tête devient aussi nôtre.

65. Aujourd'hui, nous sortons innocents de cette eau, par le chrême nous avons part à ses grâces, et par la sainte Table nous vivons de la même vie que lui; dans le futur, nous serons dieux autour de Dieu, cohéritiers avec lui de son héritage, et nous règnerons avec lui de la même royauté, pourvu que nous ne nous aveuglions pas nous-mêmes volontairement en cette existence et que nous ne déchirions pas la tunique royale. Tout ce que nous avons à apporter pour la vie, c'est de supporter les dons qu'il nous a faits, d'endurer ses grâces et de ne pas rejeter la couronne que Dieu nous a tressée au prix de tant de fatigues et de peines.

66. Telle est la vie en Christ : ce sont les mystères qui lui donnent l'existence, mais il apparaît que la ferveur de l'homme peut y contribuer. Il s'ensuit donc que si quelqu'un veut parler de cette vie, il doit commencer par distinguer ce qui relève de chaque mystère, pour ensuite examiner l'exercice de la vertu.